

le clocher se voit à l'horizon. Il préfère nous conduire à la station, comme il était convenu, et nous voilà repartis. Tout va à merveille, d'abord; nous suivons un joli petit chemin qui passe à travers des jardins; les orangers et les rosiers embaument l'air. Mais bientôt ce n'est plus même un chemin de traverse, c'est un chemin d'exploitation, étroit, cahoteux, défoncé. On monte, on descend, on penche, on se relève; on manque dix fois de verser. Nous sommes en plein champ. De loin en loin se montrent quelques maisons de paysans : elles sont basses, couvertes en roseaux, et par leur forme rappellent un peu les cases des nègres sur les plantations.

Cependant nous marchons depuis près d'une heure; nos chevaux n'en peuvent plus, et veulent entrer dans toutes les maisons qui se présentent; le cocher commence à s'inquiéter. Il interroge les paysans que nous rencontrons; mais tous répondent imperturbablement que nous sommes dans le bon chemin. Peu à peu le pays change d'aspect : nous avons traversé dans sa largeur toute la plaine; nous sommes au pied des montagnes qui la bordent au sud. Le clocher de Murcie semble s'éloigner de plus en plus; on dirait que nous lui tournons le dos. Mais de chemin de fer et de station, pas apparence. Le voiturier est aux abois, et nous commençons à nous demander, tout en riant de l'aventure, comment elle finira.

A ce moment, la Providence nous apparaît sous la forme d'une tartane, aux tentures écarlates, aux rideaux jonquille, décorée des peintures les plus fan-



tastiques. Cette voiture primitive, traînée par une mule vigoureuse, nous a rejoints et devancés : c'est l'omnibus du chemin de fer. Il n'y a pas de voyageurs ; mais puisqu'il y a un omnibus, nous en concluons qu'il faut bien qu'il y ait une station. Nous partons à la suite de l'étrange véhicule, et nous recommençons notre course à travers champs. Dans chaque mesure nous croyons voir une gare ; mais en approchant l'illusion s'évanouit comme un mirage. Le voiturier commence à perdre patience, chose rare chez un Espagnol. Mais il n'y a pas à dire, il faut avancer ; ni lui ni nous ne pouvons coucher dans ce désert. La machine jaune et rouge va toujours devant nous, comme le cheval de de la ballade. Enfin, après une autre heure de cette course haletante, nous distinguons un poteau, une petite maison blanche ; nous gravissons un remblai ; la voie ferrée s'étend devant nous ; nous sommes à la station d'Orihuela : le nom est bien écrit en gros caractères, sur le pignon du bâtiment. Dix minutes après, nous étions à Murcie. Nous y aurions été une heure plutôt si, au lieu de prendre le chemin de fer, nous avions tout simplement suivi la grande route : fiez-vous donc aux Indicateurs espagnols !

L'arrivée à Murcie est très-gaie. A la gare, des femmes, des enfants, nous offrent d'énormes bouquets de fleurs et de petits paniers de fraises. Dans la cour sont rangées en bataille des tartanes aux couleurs bariolées, pareilles à celle qui nous a guidés tout à l'heure : c'est la voiture du pays. La ville est tout entourée de promenades, de jardins, de l'aspect le plus

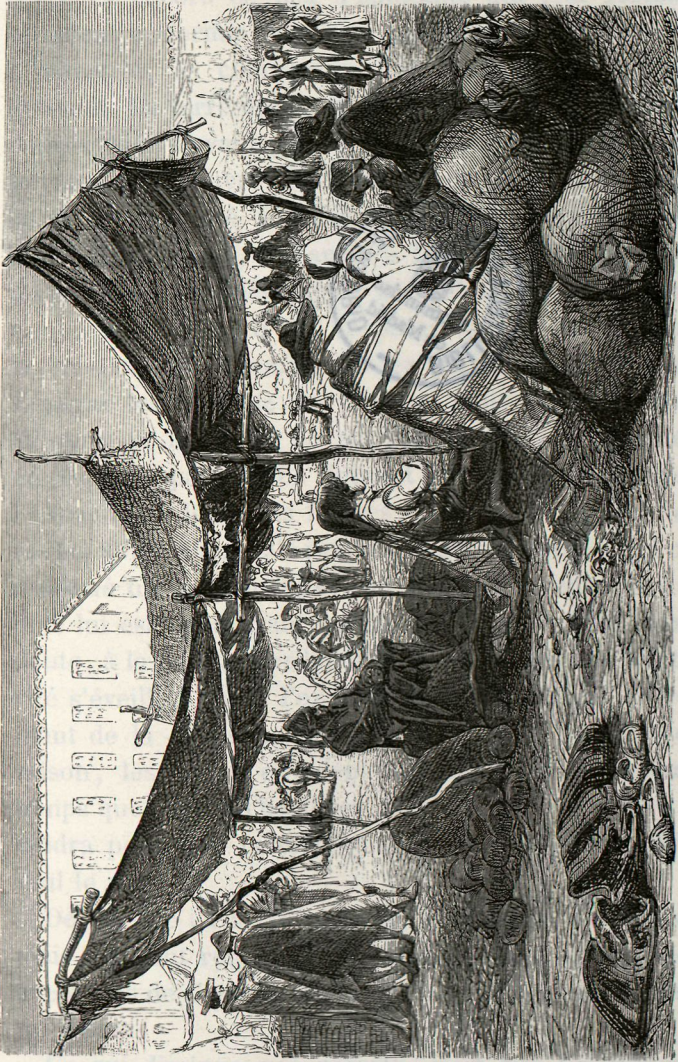


riant. L'avenue qu'on suit en sortant de la gare est plantée de magnifiques ormeaux; tout dans ce pays a un air d'abondance et de fécondité. C'est vraiment une terre promise.

Des groupes nombreux de paysans reviennent de la ville, où ils ont porté leurs denrées à dos d'âne ou de mulet. Ces paysans ont un costume fort pittoresque; c'est le même à peu près que celui des Valenciens : de larges caleçons de toile flottant et tombant jusqu'au genou, le gilet de velours vert ou bleu, la ceinture rouge, les manches de chemise blanches, la jambe nue, les pieds chaussés d'*alpargatas* ou souliers de cordes. Ils jettent par là-dessus une mante à rayures de couleurs vives. Ce costume, si bien approprié au climat, vient visiblement des Maures. Les femmes ont aussi gardé dans cette province, plus qu'en toute autre contrée de l'Espagne, leur ancien costume national : elles ont encore la jupe à volants, le mouchoir de couleur voyante, le grand peigne posé sur le côté de la tête.

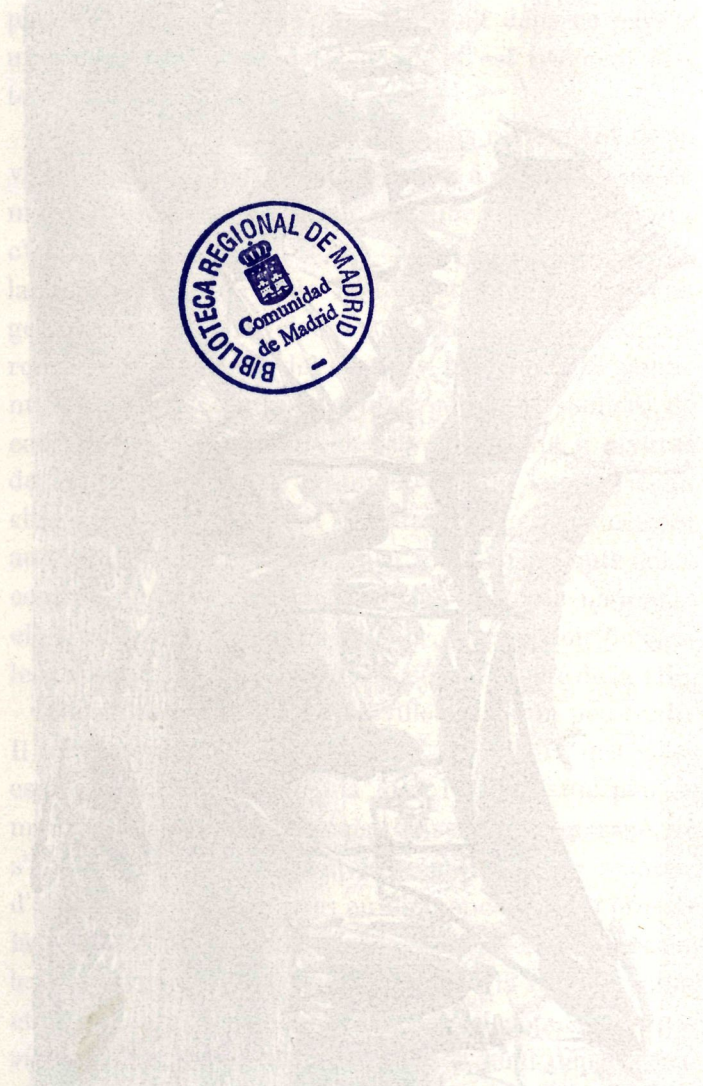
Murcie est une assez jolie ville, mais un peu triste. Il lui manque ce qui manque à la plupart des villes espagnoles, l'animation, la vie. Il n'y a un peu de mouvement que sur les quais, où se tient le marché, où s'établissent en plein vent les marchands de mantes, d'*alpargates*, de sparterie; ou bien encore, tout près de là, du côté de la fonda des *Arrieros*, où se réunissent les muletiers du pays. Partout ailleurs la ville est calme et silencieuse. Ces cités, qui ont été si populeuses et si riches, elles semblent aujourd'hui à demi dépeuplées; elles sont trop grandes pour le nombre de leurs habi-







tant. L'avenue qu'on suit en sortant de la





tants. Et encore ce peu d'habitants qui leur restent semblent endormis dans une indifférence paresseuse. L'industrie, le commerce, l'agriculture même languissent. La terre donne beaucoup; mais elle pourrait donner bien davantage. Aussi, malgré sa fertilité, le paysan est-il pauvre, et Murcie n'est plus que l'ombre de ce qu'elle a été. Le chemin de fer qui la relie d'un côté à Carthagène, de l'autre à Madrid, va-t-il y porter un peu d'activité, développer la production, encourager un peu le progrès? Il faut l'espérer. Mais il est clair que la création des chemins de fer n'a point produit en Espagne les résultats merveilleux qu'ils ont fait naître ailleurs; et la raison en est simple. On a commencé en Espagne par où l'on finissait dans les autres pays: l'Espagne a des voies ferrées, et elle n'a ni grandes routes ni chemins. Elle ressemble à un homme à qui on a donné un habit noir, et qui n'a pas de chemise; le luxe lui est venu avant qu'elle eût le nécessaire. Sans doute, à la longue, les habitudes se modifieront, l'activité s'éveillera, sous l'excitation de ce puissant instrument de la civilisation moderne; car, on l'a dit avec raison, les idées circulent sur les rails en même temps que les marchandises. Mais combien d'années il faudra pour que cette révolution s'accomplisse, Dieu seul le sait!

De Murcie j'avais projeté de me rendre à Valence; mais il y faut renoncer; le temps nous manque: nos aventures de Grenade nous ont fait perdre une dizaine de jours.

Ce qui diminue nos regrets, c'est que Valence est



une ville toute moderne; elle n'a aucun monument ancien et digne d'attention; à peine quelques vestiges de constructions de l'époque arabe.

Les souvenirs de Valence sont moins dans Valence même que dans l'histoire et dans la poésie. Ce fut, après Grenade, la ville dont les Maures disputèrent avec le plus d'opiniâtreté la possession aux chrétiens, et dont ils pleurèrent le plus la perte. « Valence, l'honneur et « la joie des Maures, dit la complainte arabe; la ville « aux fortes murailles, dont les blancs créneaux « brillent au loin sous le soleil. »

Dans la légende, dans la poésie populaire espagnole, c'est le théâtre principal des exploits du Cid. C'est lui qui le premier l'a conquise sur les rois maures; il y a trouvé d'immenses trésors; elle est devenue « sa ville », il y a fixé sa demeure, et de là sa renommée s'est répandue jusqu'aux confins de l'Orient, et le soudan lui envoie un ambassadeur chargé de présents, absolument comme Haroun-al-Raschid à l'empereur Charlemagne. « L'Arabe se mit en route, et en peu de « temps parvint jusqu'à Valence, où il demanda per- « mission au Cid de lui parler en personne. Le Cid « sortit pour le recevoir, et quand le Maure fut en sa « présence, il trembla devant lui. Et comme il hésitait, « dans son trouble, à faire son message, le Cid lui prit « la main, et lui dit : « Tu es le bienvenu, Maure, tu es « le bienvenu dans ma ville de Valence. Si ton roi « était chrétien, j'irais pour le voir dans son pays. » « Avec ces discours et d'autres semblables, ils allèrent « tous deux à la ville, où les habitants firent une grande



« fête. Le Cid lui montra sa maison, ses filles et  
« Chimène; de quoi le Maure fut ébloui en voyant  
« tant de richesses. »

Et quand il a rendu son âme à Dieu, « le bon Cid,  
qu'on nommait de Bivar, » l'armée des infidèles mar-  
chant contre Valence, ses serviteurs taisent sa mort,  
et pour donner courage aux chrétiens se servent d'un  
pieux stratagème : ils revêtent le corps du Cid de son  
armure, ils l'attachent sur son beau cheval Babieça,  
deux d'entre eux le soutenant de chaque côté; dans la  
main droite ils lui mettent son épée, la Tizona. Ainsi  
armé en guerre, il est conduit au milieu des siens;  
sa vue seule frappe les musulmans de terreur, et tout  
mort qu'il est, le Cid gagne encore une bataille <sup>1</sup>.

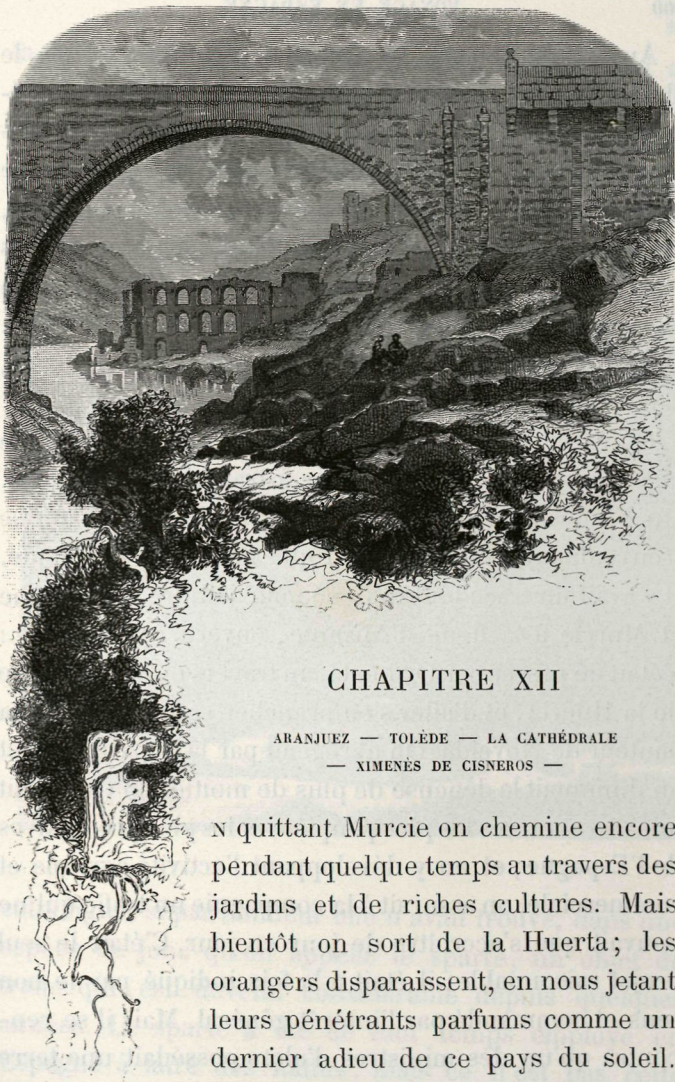
<sup>1</sup> *Romancero del Cid.*











## CHAPITRE XII

ARANJUEZ — TOLÈDE — LA CATHÉDRALE  
— XIMENÈS DE CISNEROS —

N quittant Murcie on chemine encore pendant quelque temps au travers des jardins et de riches cultures. Mais bientôt on sort de la Huerta; les orangers disparaissent, en nous jetant leurs pénétrants parfums comme un dernier adieu de ce pays du soleil. Nous allons, en effet, vers le nord, et demain nous verrons couler au pied des montagnes neigeuses les froides eaux du Tage.



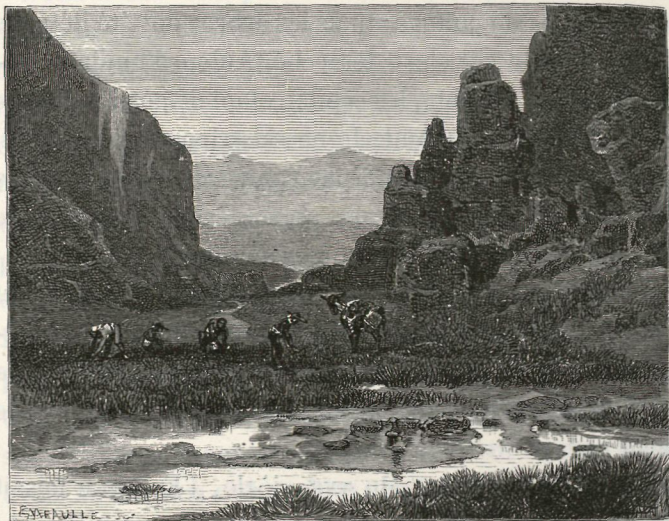
Au delà de Lorqui, située dans une vallée fertile, le chemin de fer s'élève sur des plateaux rocheux et dénudés, et traverse de grandes plaines fortement ondulées, coupées çà et là de marécages. L'aspect de ce pays est désolé. Autour de nous, des collines basses, crayeuses, quelquefois profondément déchirées par les eaux; à l'horizon des montagnes décharnées, quelques champs d'orges ou de blés; ni arbres, ni habitations. On fait plusieurs lieues sans voir un visage humain, sans rencontrer une ferme ou un village.

On se demande comment on a eu l'étrange idée de faire passer un chemin de fer à travers ces solitudes. Un Français employé au chemin d'Alicante, et qui se trouve dans le même wagon que nous, me l'explique. Il y avait un tracé tout indiqué pour joindre Carthagène et Murcie à la ligne d'Alicante, ouverte la première: c'était de passer par Orihuela, au travers ou sur la lisière de la Huerta, et d'aller s'embrancher sur cette voie à la hauteur de Novelda. On abrégait par là le parcours, et on diminuait la dépense de plus de moitié; on traversait une des contrées les plus peuplées et les plus productives de l'Espagne; et en y développant l'activité agricole et commerciale, on assurait à la compagnie un trafic qui ne pouvait que s'accroître de jour en jour. C'était le seul projet raisonnable; il était à la fois indiqué par le bon sens et commandé par l'intérêt général. Mais il se rencontra qu'un des ministres d'alors possédait une terre considérable au beau milieu de ce désert que nous traversons, du côté de Hellin. La compagnie sut que la concession ne lui serait accordée qu'à la condition que



la voie passerait par Hellin. Et voilà comme quoi au tracé le plus court et le plus avantageux on substitua un tracé plus long, où il n'y a ni voyageurs ni marchandises. Mais le ministre va en chemin de fer à son *hacienda*.

La compagnie ne ferait pas seulement ses frais sur



cette ligne, si par bonheur elle n'avait trouvé, dans une espèce de jonc qu'on appelle le sparte, un objet de trafic qui est devenu considérable depuis quelques années. Le sparte a été de tout temps employé en Espagne à faire des nattes; mais ce n'est pas cette petite industrie locale qui suffirait à en consommer de si grandes quantités. On en fait du papier, et depuis la crise du coton cette application nouvelle lui a donné



une valeur inattendue. Le sparte croit spontanément dans ces montagnes, et la paresse espagnole n'a, comme on dit, qu'à se baisser pour en prendre.

Ces plaines ne sont pourtant pas naturellement stériles, et n'ont pas toujours été un désert. Les vallées qui les coupent en diverses directions sont d'une fertilité extrême; les plateaux même seraient le plus souvent susceptibles de culture; mais les arbres ont été détruits partout, et le sol s'est desséché. Aujourd'hui la population est insuffisante, les capitaux font défaut, l'industrie et la sécurité manquent. Je ne sais rien de plus attristant que la vue de ces mornes campagnes. C'est l'image mélancolique de l'Espagne : un sol fécond et un peuple énergique, auxquels manque également la culture.

Quand on voit ce qu'est aujourd'hui l'Espagne, et qu'on se rappelle ce qu'elle a été, on ne peut s'empêcher de se demander quelles causes ont pu amener une telle décadence, quels fléaux se sont abattus sur ce beau pays.

Au commencement du xvi<sup>e</sup> siècle, l'Espagne faisait trembler l'Europe. Son infanterie était la première du monde. Ses vaisseaux étaient assez nombreux pour transporter devant Tunis une armée de trente mille hommes. Son commerce florissait. Sur toutes les rives de la Méditerranée on recherchait les soies de Séville, les cuirs de Cordoue, les draps de Ségovie, les lames de Tolède. Prépondérante en Allemagne, maîtresse de l'Italie et des Pays-Bas, victorieuse de la France, riche déjà des trésors du nouveau monde, où elle a fondé deux empires, elle semble marcher à la domination



universelle. La gloire des lettres et des arts vient rehausser encore chez elle celle de la politique et des armes. Cervantès écrit son immortel chef-d'œuvre; Lope de Vega va naître; et pendant un siècle encore le génie espagnol, fécondé par cette grande époque, va jeter un admirable éclat.

Deux cents ans plus tard, au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle, regardez cette puissante Espagne : vous ne la reconnaitrez plus ! Elle a perdu l'Italie, la Hollande et les Indes orientales. Sa population, qui s'était élevée sous les Maures jusqu'à vingt millions, est tombée à six. Ses plus belles provinces sont désertes : « L'alouette qui veut traverser la Castille, disaient les paysans, doit porter son grain. » L'industrie et le commerce sont anéantis; les manufactures ruinées. Les arts, les lettres ont péri comme le reste. Elle n'a plus ni finances, ni armée, ni marine. Avec les mines du nouveau monde, elle est obligée de recourir à des souscriptions pour se défendre et pour vivre. Après avoir eu les plus redoutables armées du continent, elle peut à peine tenir vingt mille hommes sur pied. Six galères à demi pourries, dans le port de Carthagène, composent toute sa flotte; et pour son service des Indes, elle est réduite à emprunter quelques vaisseaux à des navigateurs génois.

Les historiens rapportent que Charles II, ce dernier et misérable rejeton d'une grande race qui allait s'éteindre en lui, était né si débile qu'à quatre ans il avait encore besoin de sa nourrice, et que, ses jambes ne pouvant le soutenir, il fallait qu'elle le portât sur ses



bras. Toute sa vie malade et languissant, marié deux fois sans avoir d'enfants, vieillard à trente-neuf ans et se sentant mourir, on raconte qu'il se fit conduire à l'Escorial, fit ouvrir devant lui les tombeaux de ses ancêtres, exhuma son père, sa mère, sa première femme, et baisa leurs os en pleurant et en murmurant ces paroles : « Déjà nous ne sommes plus rien!... » Ce pauvre roi, n'était-ce pas la vivante et lamentable personnification de l'Espagne décrépète? et ne semblerait-il pas qu'elle n'eût plus qu'à se coucher avec lui dans la tombe?

On a, pour expliquer cette effrayante décadence, rappelé les guerres sanglantes, les expéditions ruineuses de Charles-Quint et de Philippe II. Mais l'Angleterre n'a-t-elle pas eu ses guerres civiles, et l'Allemagne ses guerres de religion? L'Italie n'a-t-elle pas été pendant des siècles le champ de bataille et la proie de l'Europe? La France n'a-t-elle pas été plus d'une fois épuisée d'hommes et d'argent par l'ambition guerroyante de ses rois?

Il y a eu d'autres causes. L'expulsion violente des Juifs, des Maures et des Maurisques a enlevé à l'Espagne des populations nombreuses et actives. Il est difficile d'en préciser le chiffre. Selon les historiens les plus autorisés, de Ferdinand le Catholique à Philippe III, dans l'espace de cent vingt ans, elle perdit environ trois millions d'habitants. On ne porte pas à moins de cent mille le nombre de familles qui émigrèrent pour échapper aux recherches de l'inquisition.



La découverte du nouveau monde fut une autre cause de dépopulation. La fièvre de l'or, l'esprit de colonisation et d'aventures, firent tourner toutes les têtes : un nombre incalculable d'émigrants passèrent les mers.

Le Mexique et le Pérou, qui semblaient devoir enrichir à jamais l'Espagne, la ruinèrent. Au lieu de demander à ces fertiles contrées leurs productions naturelles, qui sont la vraie richesse des colonies, elle ne leur demanda que leur or. Cet or, que les galions apportaient par tonnes dans ses ports, la fit riche, en effet, pour un temps : pendant un siècle à peu près, grâce aux mines des Indes, l'Espagne fut la puissance la plus opulente du monde. Mais les mines commencèrent à s'épuiser, et on s'aperçut que ce fleuve d'or qui avait coulé sur la Péninsule, en y passant, l'avait stérilisée. L'industrie, l'agriculture, le commerce même, tout avait été abandonné pour les mines d'Amérique.

Les mines d'or et d'argent, pour un peuple dont l'industrie n'est pas déjà puissante, sont le plus funeste présent que puisse lui faire la fortune : elles représentent, en effet, la richesse sans le travail, elles dégoutent les hommes des occupations vraiment productives, elles tuent l'activité vraiment féconde, elles développent la mendicité. L'Espagnol, qui est naturellement hautain et paresseux et qui regarde le travail manuel comme indigne de lui, a trouvé dans les mines du Pérou un fatal encouragement à ce défaut national.



J'ai lu je ne sais où que, pendant l'exposition universelle de Londres, où la foule admirait le fameux diamant de l'Inde appelé Koh-i-noor, c'est-à-dire la Montagne de Lumière, on exposa un dessin qui représentait un énorme bloc de charbon de terre, avec cette légende : « Le grand Koh-i-noor de l'Angleterre. » La caricature avait raison. L'Angleterre est plus riche avec sa houille que l'Inde avec ses diamants. Si l'Espagne avait exploité ses mines de fer, de cuivre et de charbon au lieu d'épuiser le Pérou, elle serait moins pauvre qu'elle ne l'est. Mais, le croirait-on? les rois d'Espagne allèrent, après la découverte de l'Amérique, jusqu'à interdire, sauf des cas de concession privilégiée, l'exploitation des mines de la métropole!

A ces causes de décadence on peut en ajouter encore d'autres : la main-morte qui frappait tous les biens du clergé et des communes; les nombreux majorats de la noblesse; enfin les dévastations périodiques causées par la migration des troupeaux (*la mesta*), qui ont rendu impossible la renaissance de l'agriculture dans les provinces du Centre.

Mais quand on a énuméré toutes ces causes, dont quelques-unes ne sont pas particulières à l'Espagne, tout n'est pas expliqué. Il y a un fait général dont elles ne rendent pas compte, c'est la déchéance morale de la société espagnole. On se demande toujours comment l'Espagne a pu perdre à ce point son activité, son génie politique et guerrier, ses aptitudes pour les arts et les lettres; comment elle a rétrogradé dans la civilisation, quand toutes les nations avançaient; comment enfin